

Histoires de Vern

13 septembre 1995 / Numéro 6

PRIX: 5 Francs

Editorial

Avec ce numéro 6, notre bulletin commence à trouver sa vitesse de croisière. Un an après le numéro spécial sur la guerre et la libération à Vern, nous revenons sur cette période particulièrement importante de notre histoire. Alors que l'on commémore le cinquantenaire de la victoire des Alliés, et alors même que des témoins peuvent encore apporter leur contribution, il est parfois difficile de retrouver les tenants et les aboutissants des événements. Il est de la responsabilité de l'historien de consigner tous les témoignages qu'il est encore possible de collecter. C'est ce à quoi s'efforce cette modeste publication. Parmi les faits restés un peu mystérieux, figure le passage de "Notre Dame de Boulogne" à Vern. Vous trouverez dans ces colonnes un récit de cet événement. Ce pèlerinage vit quatre statues converger vers Boulogne, suivies avec ferveur de village en village par les habitants. Fut-ce, comme on a pu le dire un moyen de faciliter la circulation

Sommaire

Editorial	p. 1
Faits de résistance (suite)	p. 2
Le monument aux fusillés	p. 3
Du côté de Schwalbach	p. 4
Les réfugiés à Vern	p. 8
Quelques jours avant le 8 mai	p. 10
Notre Dame de Boulogne	p. 12

HIER MATIN, à 2 h. 41 L'ARMISTICE

que nous avons annoncé dans notre
numéro de Samedi dernier,
a été proclamé par la FRANCE
et ses ALLIÉS



des résistants? Si nos lecteurs possèdent des informations complémentaires sur ce sujet, nous serions heureux qu'ils nous en fassent part.

Mais dans notre n°2 d' "Histoires de Vern", nous avons également vu comment l'amitié entre Vern et Schwalbach, souhaitée par un ancien prisonnier allemand, était paradoxalement née de la guerre. Aujourd'hui, cinquante ans après la fin des hostilités, revenant sur cette période difficile, il nous a semblé normal de regarder par-dessus la frontière, comment nos amis sarrois ont vécu cette période, pour eux aussi fort douloureuse. L'un d'eux, Mr Walter Kreutzer, qui a vécu ces événements, a bien voulu nous faire parvenir des documents particulièrement émouvants, sur lesquels nous baserons notre présentation.

L'abondance de matière nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de nos articles sur les événements du bois de Soevres, la construction de l'église et la ligne de chemin de fer.

R.G.

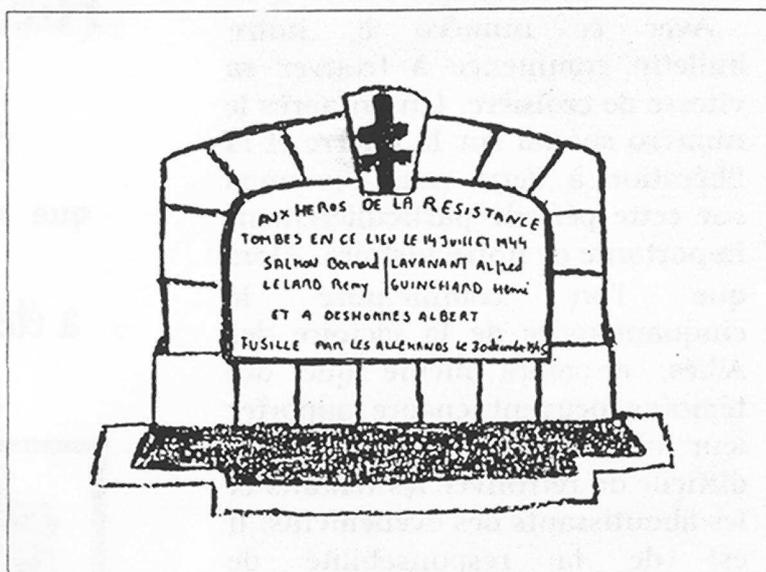
Faits de résistance à Vern (suite)

Dans le bulletin n°2 d' "Histoires de Vern" il nous était retracé la fin malheureuse de quatre jeunes résistants abattus à Vern le 14 juillet 1944. Conscients d'une interprétation difficile des faits, due souvent à une multitude de témoignages se contredisant, une synthèse vous avait été présentée. Cependant, il a paru juste de compléter vos connaissances sur ce sujet en s'appuyant sur deux ouvrages: La Libération de Rennes et Mémoire de granit.

Il sera d'abord question d'une brève biographie de Bernard Salmon et de Jacques Delente.

Deux des résistants tués à Vern, Bernard Salmon et Alfred Lavanant ont eu l'honneur (mais à quel prix) de donner leur nom à des rues de Rennes, situées dans les quartiers de Sainte Thérèse et de la Binquenais.

Bernard Salmon né en 1921 dans les Côtes du Nord suivit toute sa scolarité dans des établissements rennais. En 1941, il obtint son Baccalauréat avec la mention bien au lycée Chateaubriand.



Il entra ensuite à la Faculté des Sciences non sans avoir tenté, en vain, Polytechnique.

En 1944, il était toujours étudiant. Son engagement dans la Résistance remonte en 1943. Dès l'année suivante, il était responsable du FUJT (Front Uni des Jeunes Patriotes) et des FTP (Francs-Tireurs Partisans) à Rennes. Il était spécialement chargé d'organiser des groupes dans les régions de Rennes, Vitry et La Guerche. Il participa également à des missions de liaison et de transport d'armes. Ce qui l'amena à diriger l'expédition de juillet 1944.

Quant à Alfred Lavanant, né à Vannes en 1921, il était adjoint technique au service des Ponts et Chaussées dans lequel il était entré en 1938. Engagé lui aussi dans la résistance en 1943, réfractaire au STO (Service du Travail Obligatoire), il appartenait au groupe de Rennes-Sud. Son rôle était celui d'assurer la diffusion de journaux clandestins et de recruter des résistants. Plusieurs missions de liaison et de transport de matériel entre Rennes et Redon lui furent confiées, ainsi que des opérations de sabotage, comme celle qui mit hors d'usage pendant plusieurs jours la ligne haute tension

Pontchâteau-Rennes. Il fut déclaré titulaire à titre posthume d'une citation à l'ordre de sa division.

Un petit livre retraçant l'histoire de Rennes et ses alentours entre 1939 et 1944, intitulé "la Libération de Rennes", constitué de témoignages recueillis en 1989 par des élèves du collège de Chartres de Bretagne, relate l'épisode tragique de Vern.

Il nous éclaire plus particulièrement sur la présence des soldats allemands à Vern ce jour là et par conséquent d'une éventuelle dénonciation. André Lavanant, le frère d'Alfred, dit à ce propos: "*Pourquoi les Allemands à Vern? Jamais on n'avait vu de barrages là. Pourquoi en interceptant la voiture, ont-ils crié: «Vous, terroristes!»?*" Monsieur Lafarge, ancien camarade de l'université de Bernard Salmon, émet une hypothèse sur cette présence. Il lui semble qu'une dénonciation ne soit pas complètement infondée: une oreille bien tendue dans un lieu public dans lequel Bernard Salmon faisait part de son projet à M. Lafarge aurait pu en être à l'origine.

Aujourd'hui : Jour V 15 heures : Heure H

C'est à 15 heures aujourd'hui que le Général de Gaulle, le Président Truman, le Maréchal Staline et M. Churchill prononceront une allocution radiodiffusée. On croit que ce message sera l'annonce officielle de la Victoire.

Jacques Delente, on le sait, réussit à s'enfuir en prétextant une envie d'uriner. Par chance, apercevant devant lui un tas de fers à cheval près de la forge, il courut en sa direction et, non

sans difficultés, l'escalada. Dans la confusion deux de ses camarades décidèrent de le suivre mais prirent finalement un autre chemin, celui de la forge, qui leur fut fatal.

Delente disparut ensuite derrière les haies qui séparaient les jardins des maisons voisines. Il arriva ainsi dans celui du notaire, récemment installé à Vern, et se retrouva face au fils de celui-ci, Maxime Soufflet, qui a témoigné plus tard de cette prompte et imprévue rencontre. Un dialogue de circonstance se noua: "*Où va le chemin? - Là bas! - Tu ne m'as pas vu, t'as compris? - Bien sûr! Saute la haie, traverse le chemin des Roblots, traverse la cour de l'école des soeurs et la voie ferrée et gagne les champs*".

Malgré ces indications, précieuses pour un homme qui ne connaissait pas le village, et après avoir tiré un coup de pistolet pour impressionner les soldats allemands, il sauta par dessus un poulailler (en effet le terrain est ici en pente) et stoppa net devant un fossé d'1m50. En réalité, il se perdit très vite dans ce dédale champêtre.

Toutefois, à force de courir, il se trouva bientôt près du chemin de fer qu'il suivit et parvint au terme d'une folle et tragique journée à La Guerche, où sa conscience de résistant l'avait conduit.

Bibliographie:

Bulletin communal n° 37 février 1988
n° 38, juin 1988

Mémoire de granit, fait par la Commission d'information historique pour la paix du département d'Ille et Vilaine

Libération de Rennes, Association Départementale des Amis du Musée de Bretagne C. S.

Le Monument aux fusillés de 44

Il existe à VERN-SUR-SEICHE un monument à la mémoire de 5 français. (Voir article ci-dessus)

Quatre d'entre eux furent fusillés le 14 juillet 1944. Il s'agit de:

SALMON Gérard
LELARD Rémy
LAVANANT Alfred
GUINCHARD Henri

Albert DESHOMMES, lui, fut fusillé à la Maltière le 30 décembre 1942. (Voir "Histoires de Vern" N°2)

L'édification de ce monument a été désirée par de nombreux Vernois, surtout en l'honneur de Mr DESHOMMES qui était natif de la commune.

Le 21 février 1945, la section du Parti Communiste Français de Vern-sur-Seiche demandait par courrier de donner le nom de "Place Albert Deshombres" à la place de l'Eglise "afin de commémorer la mémoire de l'enfant de Vern qui a été fusillé par les Allemands en accomplissant son devoir de Français".

Cette proposition n'eut pas de suite, car on était à la veille d'élections municipales.

Le 1er janvier 1946, un comité est constitué afin d'ériger un monument pour perpétuer le souvenir d'Albert DESHOMMES, enfant de Vern fusillé par les Allemands et des 4 patriotes morts au combat à Vern le 14 juillet 1944.

Malgré de nombreuses recherches, il n'a pas été possible à



1935... Un grand magasin de Saarbrück pavoisé...

ce jour de déterminer la date de l'inauguration de ce monument. Peut-être d'anciens Vernois pourraient-ils nous renseigner sur ce point.

Cependant le 14 juillet 1946 ce monument était érigé. A cette date, le comité des fêtes était chargé par la municipalité "d'organiser une retraite aux flambeaux et le conseil municipal dépose une gerbe au monument aux morts et au monument de la résistance à 9 heures solaire".

Les anciens combattants, les anciens prisonniers de guerre, les pompiers, les enfants des écoles étaient invités à participer à cette cérémonie et notamment au cortège.

Ce monument qui était situé à l'angle des rues de la gare et de Châteaubriant a été transféré dans le parc du Clos d'Orrière.

Le lettrage a été modifié en mars 1993, le mot "Allemands" ayant été remplacé par le mot "nazis", sans doute en raison du jumelage.

M.M.

Du côté de Schwalbach...

La situation de la Sarre en 1944

Si l'on veut comprendre un tant soit peu ce qui se passe chez nos amis sarrois de Schwalbach en cette fin 1944, on ne peut faire l'économie d'un petit rappel historique. A la fin de la guerre de 14-18, la France obtient à titre de réparation des dommages de guerre... la Sarre. La Sarre en effet possède des mines de charbon, et des industries sidérurgiques qui seront bien nécessaires à la France pour se reconstruire après cette guerre effroyable qui a saigné son économie à blanc. Bien sûr, il y a aussi les Sarrois, qui se sentent profondément allemands, et comprennent mal qu'on les "brade" eux aussi comme dommages de guerre! Cela ne trouble pas le gouvernement français. Les Sarrois? Ils s'y feront!... Ils ne s'y font pas. Et toutes les tentatives pour les convaincre restent vaines. Les Sarrois se sentent allemands, de la même façon que leurs voisins Lorrains, aussi proches d'eux par la géographie que par l'histoire, se sentent français. On n'y peut rien, le cœur des peuples aussi a ses raisons qui ne connaissent pas les raisons de la politique; alors, quand en 1935, on leur propose de décider par référendum s'ils préfèrent se réunir à l'Allemagne, ou demeurer dans le "statu-quo" (une sorte d'indépendance

politique sous l'égide de la Société des Nations, avec une intégration dans la zone économique française), ils répondent massivement à 90% qu'ils veulent rejoindre l'Allemagne. Mais à la tête de l'Allemagne, à cette époque, il y a un certain Adolf Hitler, paroissien peu recommandable qui inquiète une partie de l'opinion sarroise. Cela n'arrête pas la majorité, toute à sa joie de retrouver la mère patrie. On peut d'ailleurs se poser la question: pourquoi les Sarrois auraient-ils dû être plus lucides que les gouvernements européens, qui en 1935 considéraient Hitler comme un individu passablement excité et peu fréquentable, bien sûr, mais comme un chef d'état avec qui on pouvait tout de même discuter normalement (Cf la Conférence de Munich en 1938)?

Au début, les choses se passent sans trop de problèmes. Mais voici comment Josef Loris¹ présente l'entrée des nazis à Elm (un des villages de la communauté urbaine de Schwalbach): "Aux drapeaux à croix gammée, aux chants de marche des colonnes brunes, au salut "Heil Hitler", chacun pouvait voir qu'une nouvelle époque commençait. Du berceau jusqu'à la mort, chaque citoyen serait confronté au facisme. La démocratie était chassée, nous n'étions plus un état de droit..." Dans tous les domaines de la vie publique, sport, organisations de jeunes, les nazis imposent leurs conceptions. A l'école également: "Beaucoup de professeurs s'engagèrent dans le parti, par exemple comme porte-paroles, ou propagandistes... Ceux qui ne se montrèrent pas coopérants ou qui s'opposèrent furent appréhendés et envoyés en camps de concentration.

Ce fut le cas pour l'ancien pasteur évangélique de Derlen, Johannes Schutz, qui mourut en 1942 à Dachau. Wilhem Glesner fut fusillé à Vienne parce qu'il avait déserté..."¹. Même les prédications des prêtres sont surveillées: la religion chrétienne est suspecte, parce que issue du peuple juif, et prêchant l'amour du prochain, ce qui apparaît au pouvoir nazi comme une marque de faiblesse. On construit des casernes, des autoroutes, et des armements. Tout cela donne du travail. Au cours des années 1938 - 1939, on construit les ouvrages de défense du "Westwall" (Mur de l'ouest), dont certains sur la commune de Schwalbach. Fossés, bastions, bunkers... une intense activité militaire s'installe dans la région. Lorsque la guerre éclate, les nazis décident d'évacuer la zone du Westwall.



1939, évacuation de la population du vieux Saarbrück

Là encore, écoutons Josef Loris: "Le dimanche 3 septembre 1939, après la déclaration de guerre... les populations civiles furent évacuées par la force de la "zone rouge" dont Elm faisait partie. Les habitants devaient abandonner maison, ferme et propriété, les femmes et les enfants, et les personnes âgées furent transportés par omnibus des cours d'école -qui servaient de point de rassemblement- vers la gare de Sarrelouis, d'où des trains spéciaux les emmenèrent en Basse Saxe, Thuringe,..." Là-bas, ils sont plutôt mal reçus! On les traite de "Saarfranzosen" (Français de Sarre, un comble pour eux qui avaient choisi l'Allemagne contre la France!)... ou bien au contraire d' "escabeaux d'Hitler", parce qu'en choisissant l'Allemagne au référendum de

1935, ils avaient conforté la position du dictateur!

Après la campagne de France, tout le monde revient et se réinstalle au pays. Mais la guerre n'est pas terminée, il faut à Hitler de plus en plus de soldats, pour se battre sur les différents fronts (le front Russe étant le pire). Rien qu'à Elm, plus de 200 personnes périront dans ces combats, sans compter les victimes civiles de bombardements et les disparus. Bientôt ce sont des prisonniers de guerre -français en particulier- qui remplacent aux champs et dans les mines les hommes partis comme soldats. La défaite de Stalingrad, le débarquement des Alliés en Normandie, le recul des troupes allemandes sur tous les fronts, on commence à manquer de tout, nourriture et vêtements sont rationnés. Et surtout les combats se rapprochent, les populations civiles doivent de nouveau faire leurs valises et quitter la zone très militarisée de

Schwalbach. Tous ne partent pas, plusieurs centaines resteront, et se cacheront dans les caves, les galeries de mine, etc... comme nous le verrons dans l'article suivant. Ceux qui partent sont évacués vers Lebach et St Wendel, deux communes sarroises un peu éloignées de la ligne de front.

¹ Josef Loris est un historien local de Schwalbach, qui a participé à la rédaction du livre "Les Villages du ruisseau" ("Die Dörfer uff da Bach") retraçant l'histoire de Elm, Sprengen, Knausholz et Derlen, villages qui font actuellement partie de la commune de Schwalbach.

R.G.

Décembre 44... la ligne de front balaie la Sarre

Dès le 3 décembre, un commando américain a traversé la rivière à Sarrelouis (à une douzaine de kilomètres de Schwalbach), et établi une tête de pont. Les habitants savent qu'ils sont au coeur du "Westwall", système de défense complexe qui s'apparente à notre ligne Maginot. Ils savent qu'ils vont être au centre des combats. Bombes et obus commencent à pleuvoir. Ils ont déjà connu des alertes, et chaque fois, ont trouvé refuge dans des galeries de mine. Mais cette fois, ce n'est plus d'alerte passagère qu'il s'agit. Il faut se mettre à



Dans les galeries de mine, la population se terre...

l'abri durablement. Entre Ensdorf et Schwalbach court une galerie. Elle a une entrée à Ensdorf et deux du côté de Schwalbach. Elle fait à peu près 3 km de long, et s'enfonce au plus profond à 70 mètres sous terre. Là, elle est partiellement inondée. Aux trois entrées, par contre, elle est sèche et fait deux mètres de haut sur 2,5 mètres de large. 5000 personnes vont s'y entasser dans l'obscurité, et les conditions d'hygiène, de promiscuité et d'inconfort que l'on imagine. A l'angoisse provoquée par les dangers propres à la guerre, l'inquiétante question du comportement qu'auront les Américains une fois vainqueurs, s'ajoute l'hostilité des nazis. Ils veulent faire sortir les habitants, et les déporter à l'arrière du front, sans avoir d'ailleurs les moyens matériels d'assurer leur évacuation. Voilà comment, dans une dépêche datée du 25 décembre 44, Stephan Heym, correspondant de guerre rallié aux Américains, décrit ce qui va se passer:

"Peu après que la population des deux villages se soit réfugiée dans la galerie, apparurent le chef de groupe local nazi d'Ensdorf, August Jung, et celui de Dillingen, Baum, qui ordonnèrent de quitter le souterrain. Ils promirent aux habitants que des camions attendaient pour les transporter ailleurs. Les gens se méfièrent à juste titre de ces promesses nazies... Jour après jour, ils reçurent la "visite" des nazis, qui employaient des moyens de pression de plus en plus forts. Ils amenèrent avec eux la Feldgendarmérie. Mais seules, 6 personnes sur les 5000 de la galerie faiblirent. Sur les 6, trois furent tuées dès qu'elles sortirent. Un homme revint quelques jours plus tard et expliqua qu'il n'avait pas su où il devait aller.

Mais le fait que l'évacuation n'était pas réalisable ne dérangeait pas les nazis. Du coup, lors de la visite suivante dans la galerie, le chef de groupe local Jung amena avec lui un fonctionnaire de la Gestapo, et un "Obersturmbannführer" SS. Ils devaient arrêter le vieux curé d'Ensdorf. Les nazis croyaient que le prêtre était à la tête du mouvement. L'arrestation n'eut pas lieu, car les habitants de la galerie cachèrent le vieux curé et le protégèrent.

Alors que les nazis allaient vers des mesures radicales et menaçaient de faire sauter les issues, les gens d'Ensdorf et Schwalbach ne virent d'autre solution que d'envoyer une femme courageuse à travers les lignes de combat, chez les Américains. Ce parlementaire devait expliquer au commandement américain l'effroyable danger qui menaçait ses compatriotes dans la galerie.

Le prêtre lui donna un rochet qu'elle pourrait utiliser comme drapeau blanc. Comme elle quittait la galerie du côté d'Ensdorf, elle entendit des coups de fusil dans le village. Les Américains avaient déjà investi Ensdorf. Elle trouva dans une maison un sous-officier américain qui le soir la conduisit à l'arrière près de son officier."*

Les Américains, bien sûr, rassurent la femme, et par elle les habitants enfermés dans la mine. La ligne de front a bientôt dépassé la région, et ils peuvent retrouver l'air libre.

Ce qu'a vécu la commune de Schwalbach par la suite... Si vous le voulez bien, nous vous en ferons part au fil des numéros de notre bulletin, car enfin, c'est aussi cela, un jumelage: mettre en parallèle ce que l'histoire de la vieille Europe a fait vivre, par delà les frontières, aux braves gens des deux pays.

R.G.

*vêtement d'église blanc

LA VIE DE L'ASSOCIATION...

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE "VERN 1789" AURA LIEU À LA SALLE FAMILIALE DE LA CHALOTAIS, LE MERCREDI 11 OCTOBRE 1995 À 20 H 30...

SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ À L'HISTOIRE, SI VOUS LISEZ NOTRE BULLETIN, VENEZ NOUS FAIRE PART DE VOS CRITIQUES ET DE VOS SUGGESTIONS, ET PEUT-ÊTRE REJOINDRE NOTRE ÉQUIPE DE RECHERCHE ET DE RÉDACTION.

LES REFUGIES à VERN

(à travers le registre des délibérations)

Ils arrivent du Nord, mais aussi de l'Est et de la région parisienne, dès septembre 1939, dans notre région. Le 25 mai 1940, ils affluent à Rennes. Cet exode se poursuivra jusqu'à la fin de l'été. Dans le plan officiel d'évacuation, la ville de Rennes était chargée d'accueillir l'arrondissement de Lille et son université.

Mais l'accueil des réfugiés, dans les campagnes, se poursuivra tout au long de la guerre, notamment à partir de 1943 à la suite des bombardements alliés, et des difficultés de ravitaillement dans les grandes villes. Ainsi on verra des réfugiés arriver à Vern à la suite du bombardement de la gare de Rennes par les Allemands le 17 juin 1940, ou de l'évacuation du centre bourg de St Jacques de la Lande pour le camp d'aviation en mai 1941, etc...

Problème n° 1: le logement.

Dès le 19 novembre 1939 le Conseil Municipal se préoccupe de la construction de baraquements en prévision de l'arrivée des réfugiés. Le maire doit s'informer auprès de divers propriétaires pour leur emplacement. Le terrain retenu sera celui de la mairie actuelle, en face de l'ancienne Mairie-Ecole.

Ces baraques ne seront pas complètement terminées avant l'arrivée des Allemands. Mais le 17 août 1941, le Conseil Municipal demande au Préfet "de se servir des baraquements de réfugiés inoccupés pour faire une installation sommaire destinée aux enfants" en vue de l'éducation physique et sportive.

Le plus gros de la vague étant passé, d'autres solutions de logement ont sans doute été trouvées, mais des réfugiés sont toujours là comme nous le verrons par la suite.

Problème n° 2: le combustible.

Dès le début du 1^{er} hiver d'occupation, de nombreuses demandes sont faites à la municipalité par les réfugiés et les nécessiteux de la commune pour l'approvisionnement en bois de chauffage, car on manque totalement de charbon. Les réfugiés, ne disposant pas de terrains, ne peuvent y récolter le bois nécessaire. Aussi, dans l'intérêt général, la réquisition chez les cultivateurs exploitant des fermes au-dessus de 5 hectares est décidée:

- De 5 à 10 ha: 1 stère de bois
- De 10 à 20 ha: 2 stères de bois
- De 20 à 30 ha: 3 stères de bois
- Au-delà de 30 ha: 4 stères de bois

Le bois (chêne ou pommier) sera payé au prix de la taxe.

Le 10 mai 1942, le Conseil Municipal demande au Préfet de reconnaître Vern comme commune urbaine ou de lui accorder au moins les mêmes avantages qu'à St Jacques de la Lande ou Bruz "car Vern a encore des réfugiés du Nord et des évacués de St Jacques". Cette dernière commune possédait en effet un aéroport. En mai 1941, les Allemands en décident l'agrandissement en vue d'organiser des raids sur l'Angleterre¹. 10% de la superficie totale de la commune sera réquisitionnée, le centre bourg détruit, et 210 familles expropriées. Mais revenons à Vern, à qui le Directeur du Ravitaillement général refusera la reconnaissance de commune urbaine prétextant que "Vern présente un caractère nettement rural". Cependant, 491 personnes sur 1258 ne sont pas des ruraux, de plus, la "propriété est très morcelée",

- 4 fermes font moins d'un hectare,
- 44 de 1 à 2 ha,
- 24 de 2 à 5 ha,

soit 72 fermes au total de moins de 5 hectares, et sans doute la presque totalité. On reste alors perplexe sur l'efficacité de la réquisition de bois sur les propriétés supérieures à 5 ha. Sans doute y avait-il quelques très grosses propriétés puisque l'énumération des surfaces allait jusqu'à 30 ha. On pense au Plessis, à la Galardière, etc...

Avec l'hiver 42 - 43 le problème du chauffage redevient d'actualité et un arrêté préfectoral

règlemente la fourniture et la répartition du bois de chauffage. Le 24 janvier 1943 le Conseil Municipal crée une commission de 4 conseillers dans ce but.

Le bois restera un problème préoccupant tout au long de la guerre. Le 24 décembre 44, la veille de Noël donc, une délibération attire l'attention sur une situation devenue catastrophique, puisque les boulangeries n'ont plus de bois pour leur four "vu la quantité de bois attribuée aux réfugiés de Vern". Une réglementation préfectorale impose d'allouer mensuellement: 11 stères ou 385 fagots à Mr Dubois et 17 stères ou 595 fagots à Mme Legendre. Il s'agit des deux boulangers de Vern. Mais où trouver le bois? Les haies ne suffisent pas pour la population ouvrière du bourg et des environs. Mme Legendre a du bois, mais il faudrait "désobuser" le bois de Soevres qui a été rempli de munitions avec la DCA basée à Chantepie. En effet, les accidents de transport sont fréquents, et les cultivateurs ne veulent plus effectuer les charrois. Le Conseil Municipal décide alors de leur envoyer des bons de réquisition. Le préfet, quant à lui, exige de la distillerie du Plessis qu'elle accepte les pommes des cultivateurs à condition que les fermiers aient de la mairie un certificat de fourniture de bois de réquisition. Voilà une fois de plus les cultivateurs mis à contribution.

Le 11 juillet 1948, la guerre est finie depuis longtemps et c'est la belle saison. Pourtant le problème du combustible se pose encore. Le maire est assailli de demandes de charbon et "considérant que Vern fait partie de la grande banlieue de Rennes, que la commune a de très nombreux ménages d'ouvriers sans

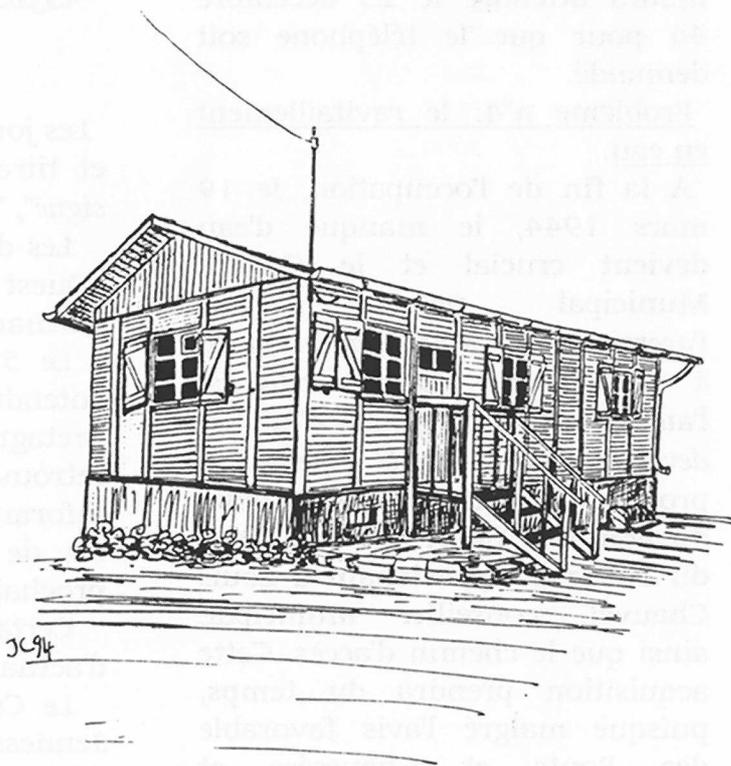
combustible, que de nombreux réfugiés sont encore entassés dans des locaux plus ou moins exigus, parce qu'ils ne trouvent pas de logement à Rennes, que le bourg et les hameaux sont surpeuplés, que les autres communes limitrophes de Rennes bénéficient déjà et à juste titre d'attribution de charbon, que chaque matin de nombreux ouvriers et employés vont travailler à Rennes, à l'unanimité l'assemblée prie M^r le Maire de se faire l'interprète de la population pour insister près de M^r le Préfet afin que la communauté de Vern sur Seiche soit admise à bénéficier de charbon pour les foyers domestiques".

La demande est renouvelée en septembre. On ignore si elle sera suivie d'effet.

Problème n° 3: La gestion de l'assistance.

Ces réfugiés ont parfois tout abandonné. Il faut alors leur attribuer l'assistance médicale gratuite ou appuyer leurs demandes de bourses pour les études de leurs enfants. Tout au long du registre des délibérations de cette période, on relève le travail supplémentaire imposé au secrétariat de Mairie pour gérer tous ces problèmes, notamment les cartes de rationnement. Il n'y a alors que l'instituteur-secrétaire de mairie: il ne peut travailler à la mairie qu'après la classe, ou le jeudi (jour de congé scolaire à l'époque).

Dès le 19 novembre 39 il faut nommer un secrétaire suppléant. Puis le 30 décembre 1940



une adjointe. Sa présence est toujours jugée indispensable fin 1945.

A partir du 1^{er} janvier 42 une subvention de l'Etat est versée aux communes pour les dépenses occasionnées par le rationnement des denrées et la distribution des articles textiles et des chaussures. On tente de compenser l'augmentation de travail de ces personnes par des augmentations de salaire et des primes exceptionnelles. Mr Piette, instituteur, bénéficiera même en 1948 d'un rappel de traitement vu "qu'il assura ses fonctions avec beaucoup de zèle et de dévouement, surtout pendant la première année de la guerre". Ce surcroît de travail est même source de progrès. Fin 1944, il est noté "les services de la mairie à un moment donné pour faire face aux travaux supplémentaires des réfugiés ont été obligés de louer une machine à écrire", ce qui a coûté 375 Fr. Mais ce progrès aura été de courte durée à la mairie de Vern. Il faudra attendre le 25 décembre 46 pour que le téléphone soit demandé.

Problème n°4: le ravitaillement en eau.

A la fin de l'occupation, le 19 mars 1944, le manque d'eau devient crucial et le Conseil Municipal note: "depuis l'accroissement de la population dû à l'arrivée des réfugiés, l'augmentation des points d'eau est devenue d'une nécessité urgente." Il projette alors d'acquérir le puits du Pommier fleuri, situé en haut du bourg et appartenant à Louis Chauvel, conseiller municipal, ainsi que le chemin d'accès. Cette acquisition prendra du temps, puisque malgré l'avis favorable des Ponts et Chaussées et

l'autorisation du préfet fin 1944, le 9 juin 1946 on parle encore d'un dossier d'acquisition du puits d'eau potable de Beloeuf appartenant à Louis Chauvel. S'agit-il du même puits?

Conclusion: Alors, peut-on parler de commune urbaine pour Vern? Est-on à la ville ou à la campagne? N'est-ce pas encore le dilemme de Vern à l'orée du 21^{ème} siècle? A-t-on souffert ici plus qu'ailleurs? D'après Jacqueline Sinclivier, universitaire spécialiste de cette période, "les villes ont davantage souffert que la campagne, et les grandes villes plus que les petites"², mais Vern a certainement pâti de sa proximité d'avec une grande ville. M.T. G.

¹ "Le Rennais" supplément au n° 245

² J. Sinclivier "La Bretagne dans la guerre 1939-1945"

anecdotes... anecdotes..

Avez-vous trouvé la solution (voir n° précédent)?
A la question posée "Combien mettriez-vous de temps à écrire les nombres de 1 à 1 milliard?", le bulletin municipal n° 63 de 1928 donne la réponse suivante:

"En écrivant 90 chiffres à la minute pendant 12 heures par jour il faudrait 376 années". JCR

Quelques jours avant le 8 mai 45 à travers la presse locale

Les journaux des 5 et 6 mai crient déjà "Victoire" et titrent en première page : "L'armistice serait signé", "L'Allemagne met bas les armes".

Les dernières nouvelles des fronts de l'Est et de l'Ouest ne parlent que de la déroute des armées allemandes.

Le 5 mai 1945 est un samedi et le 6, bien entendu, un dimanche. A Rennes et ailleurs en Bretagne, les lecteurs des journaux locaux retrouvent en seconde page toutes les informations nécessaires pour passer une bonne fin de semaine en attendant la victoire toute prochaine.

Certaines informations seraient presque d'actualité encore aujourd'hui.

Le Cercle Paul Bert organise sa 16^e Fête de la Jeunesse, le mercredi 10 mai. Les guérites sont déjà installées et mettent en vente les billets : 40 F

pour les tribunes et 15 F pour les gradins. Quatre mille exécutants, dirigés par Mr Bougoin, seront sur le stade municipal pour fêter la victoire et la libération.

On peut aussi s'inscrire à une grande course cycliste, "Le grand Prix de la Libération", disputée à travers les rues de la ville, le 10 juin.

KERMESSE au VILLAGE

Rien d'officiel, mais tout le monde le sait. L'Allemagne a capitulé. Et c'est la joie. La foule se presse dans les rues. On rit, on chante, on trinque et on s'embrasse. Finies les alertes, les descentes en chemises, la nuit à la cave. A nous la joie de la délivrance ! Bras dessus, bras dessous, les gars, les filles, les étudiants, les Américains, les cols bleus clahutent joyeusement. Et si les chansons sont un peu salées, personne ne s'en choque. Fusées sur la place de la Mairie, des bleues, des rouges et des vertes. Des pétards qui font sauter et crier d'une peur feinte. On risque d'en recevoir un sur la tête, mais qu'importe. Explosion de joie populaire, libération de cinq ans de terreur. Fierté de la victoire. Amusez-vous les jeunes, l'avenir est à vous.

Des rencontres sportives de basket-ball, d'athlétisme et de ping-pong, ainsi que des matches de football sont également prévus cette fin de semaine à Rennes.

Les gens sont à nouveau captivés par la finale de la Coupe de France de football. Les deux finalistes de 1939, le Racing-Club et l'Olympique lillois, se retrouvent sur le stade de Colombes. De nombreux spectateurs ont acheté leur billet, et la recette dépasse déjà les deux millions de francs. Cette rencontre tant attendue verra la victoire du Racing.

Mais on peut aussi se détendre en allant nager "aux bains St Georges", puisque la piscine est nouvellement réouverte au public,

trois jours en fin de semaine. Elle avait été fermée après son incendie, en août 1944.

Les 7 cinémas de Rennes ouvrent leur salle à 14h30 et 20h30. "Les disparus de St Agil" à la Tour d'Auvergne, "Echec au Roi" au Royal et au ciné l'Avenir: "Au pays des Buveurs de sang" pourront tenter les cinéphiles de l'époque.

Les tramways à vapeur d'Ille et Vilaine et la SNCF affichent aussi leurs nouveaux horaires. Rennes-St Malo en 2 heures par le train semi-direct, et en 4 heures par l'omnibus. La mer n'est pas si loin! Et la capitale non plus : 6 heures en express!

Mais, si en ce mois de mai 1945, on est animé par cette envie de rire, de chanter et de s'amuser, on n'en est pas moins des citoyens retrouvés. La campagne électorale pour les élections municipales bat son plein. Des réunions publiques des différentes listes, des différents partis politiques et syndicats sont prévues. Les listes électorales ont été établies d'après le relevé des cartes d'alimentation. Celles et ceux, inscrits mais n'ayant pas reçu leur carte d'électeur pour participer au vote du 29 avril, peuvent aller retirer une attestation à la mairie pour voter au deuxième tour, le 13 mai. C'est une toute première pour les femmes qui n'ont obtenu le droit de voter que depuis le 21 avril 1944 !

D'autres informations font toujours penser que le temps de la guerre et des restrictions est encore là. La liste des rapatriés de la région est bien longue, mais aucun Vernois n'y apparaît. On ne mange pas encore tout à fait à sa faim et le Ministère du ravitaillement attribue aux travailleurs de nuit un supplément aux rations normales: 100g de pain et 40g de charcuterie.

Des épidémies, un peu oubliées aujourd'hui, sévissent sur la population affaiblie. Contre la variole, un "médecin vaccinateur" officie gratuitement presque tous les jours du mois de mai au Palais St Georges. Hélas, contre la tuberculose, le vaccin n'est pas encore inventé (le BCG ne deviendra obligatoire en France qu'à partir de 1950). Seul, le message, "La tuberculose guérit d'autant plus vite qu'elle est soignée de bonne heure", de la campagne anti-tuberculeuse, peut inciter à être vigilant aux premiers signes de la maladie. Cinquante ans plus tard, est-ce bien différent?

Les guerres lointaines ou proches, les épidémies que l'on ne sait pas encore maîtriser, les dernières campagnes électorales ou les manifestations

sportives et autres auxquelles on assiste ou participe, ne font-elles pas partie de nos soucis ou préoccupations d'aujourd'hui?

A.B.

Notre Dame de Boulogne

Vers la fin de la guerre, les Vernois préparent une procession pour Notre Dame de Boulogne.

Ils fabriquent des arcs de triomphe (composés de fleurs naturelles ou en tissu de tarlatane) à certaines entrées de villages: "La Grée, Vaugon, Bel Air", et fleurissent les routes du bourg avec de la sciure colorée.

Cette statue est présentée dans une moitié avant de barque avec dans ses bras l'enfant Jésus, elle est accompagnée sur toute sa traversée par des missionnaires diocésains, des prêtres suivis par les habitants qui se relaient à la limite de leur commune. Venue de Corps-Nuds par St Armel, elle est présentée sur un chariot tiré à l'aide de cordes par des hommes qui ont les pieds nus, ainsi que beaucoup de personnes qui suivent la procession. Les enfants embrassent l'enfant Jésus, les

habitants mettent des recommandations ou de l'argent dans la barque.

Elle restera un jour et une nuit à Vern à l'intérieur de l'église où elle est repeinte. Une veillée a lieu, animée par les missionnaires et les prêtres, entrecoupée de recommandations et cantiques dont certains entendus pour la première fois: "*Chez Nous soyez Reine, Reine de France, Mère de l'Espérance*".

L'église de Vern n'étant pas assez grande les Vernois se relaient pour cette veillée.

Le lendemain, la procession repart en direction de Chantepie.

Dans quel but? La recherche se poursuit, nous vous ferons part de nos découvertes dans les prochains numéros.

J.L.



NOTRE DAME DU GRAND RETOUR

La légende de Notre Dame de Boulogne veut qu'au temps du roi Dagobert, vers l'an 636, une barque sans voiles ni rames, avec pour tout équipage une statue de la Vierge, s'échoue sur le rivage boulonnais. Au même moment, des gens assemblés dans une chapelle de la ville voient la Vierge leur apparaître. La statue est évidemment déclarée sur le champ miraculeuse, et vénérée comme il se doit au cours des siècles suivants.

(source: guide vert Michelin)

Ont participé à ce numéro

Armelle Biscéré,
Viviane Boury,
Jean Combot,
Marie-Thérèse Guilloux,
Romain Guilloux,

Jocelyne Lemée,
Michèle Marchand,
Jean-Claude Reucheron,
Claudia Sachet,

HISTOIRES DE VERN

Publication de l'Association "Vern 1789" pour la recherche historique. Directeur de la publication: R. Guilloux, autorisation de paraître du 27 août 1994